

Pathelin, farce du XV^e siècle adaptée par M. Paul Vitau.
Le 25 juin, — au Théâtre Indépendant, *les Ronces du Chemin*, comédie en cinq actes en vers, de M. Georges Taylor.

EXPOSITIONS

DIX MARINES D'ANTIBES, DE M. CLAUDE MONET. Chez Van Gogh, maison Boussod et Valadon, 49, boulevard Montmartre (juin-juillet).

Toutes de 1888. — Des arbres qui moutonnent au haut de longs troncs, la mer où s'affaiblissent des voilures, des monts en légère tempête dans le soleil, une illucescente ville au proche horizon. Au premier plan, d'énormes paquets de pâte à violents reliefs; au second, des maçonneries moins lourdes; les fonds, en lisses frottis. M. Claude Monet est un peintre spontané; le mot « impressionniste » a été créé pour lui et lui convient mieux qu'à personne. Il s'émeut brusquement à un spectacle; mais en lui rien du contemplateur ou de l'analyste. Servi par une excessive bravoure d'exécution, une fécondité d'improvisateur et une brillante vulgarité, son renom croît; mais son talent ne semble pas être en gain depuis la série d'Etretat. On conseille à M. Van Gogh d'attacher le bon new-yorkais Celen Sabbrin à son établissement quand il expose des Monet.

EXPOSITION HISTORIQUE DE L'ART DE LA GRAVURE AU JAPON. Galeries Bing, 22, rue de Provence (juin juillet).

La Chine pratiqua l'art de la gravure longtemps avant le Japon. On ne connaît guère de gravures japonaises antérieu-

res certainement au XVII^e siècle. Moronobou (1690) le premier illustra de gravures (en noir) les livres. Vint l'école des Tori-i (Kiyonobou 1690, Kyomassu, 1700, Kiyoshighé, 1720), qui coloria à la main des gravures en noir (voir cet Acteur en scène, de Kiyoshighé, debout sur le damier du jeu de sougorokou, aiguisant sa flèche), puis des impressions en jaune, et bientôt des impressions en deux couleurs vert et rose, (la Guéssha de Kyomassu); le jaune reparut; toutes les couleurs intervinrent; des gaufrures les renforcèrent quelquefois; et au milieu du XVIII^e siècle, surtout à Osaka et à Nagoya, les graveurs japonais avaient atteint une habileté technique au prix de laquelle l'adresse des chromistes de Londres et de Paris n'est que barbarie. Leurs gravures (xylographies en cerisier) étaient tirées à nombre infime; il est rare de trouver plusieurs exemplaires de la même. Ce fut le temps de Harunobou (1760) qui teinta de couleurs mixtes des compositions d'un maniérisme infiniment gracieux et frêle, et de Bountscho (1763). Outre une dizaine de Harunobou, on voit ici une Scène de théâtre due à ces deux artistes par suite d'une collaboration très peu fréquente au Japon. Outamaro (1780), dont on connaît surtout les Intérieurs, reste dans la traduction de Hanarobou; Shinman s'isole avec ses paysages en grisaille. Les écoles des Katsugava et des Outagava se glorifient de Toyokouni (1790). Les Katsugava reproduisaient exclusivement des acteurs et des scènes de théâtre; parmi eux Shiounts-hio, — qui fut le maître de Hokusai. Avec celui-ci (1755-1847) l'imagerie populaire prend une importance immense. Note d'Hokusai citée ici d'après M. Louis Gonse: « A l'âge de soixante-treize ans, j'ai compris à peu près la forme et

la nature vraie des oiseaux, des plantes, des poissons, etc. Par conséquent à l'âge de quatre-vingts ans j'aurai fait beaucoup de progrès ; à quatre-vingt-dix, j'arriverai au fond des choses ; à cent, je serai décidément parvenu à un état supérieur indéfinissable, et, à l'âge de cent-dix ans, soit un point soit une ligne tout sera vivant. — Ecrit à l'âge de soixante-quinze ans par moi autrefois Hokusai, aujourd'hui Gouakiyo-Rodjin, le vieillard fou de dessin. » En même temps que Hokusai vivent Gakutei (1810 dont une douzaine de sourimons sont exposés, Hokkie (1815), élève de Hokusai, le paysagiste Hiroshighé (1820), Kiosai, l'un des plus célèbres ivrognes du Nippon, Zeishin, disciple des hautes écoles traditionnelles de Kioto, goûté par l'aristocratie qui méprisait Hokusai. Ces deux derniers vivent encore, je crois. En tout, une merveilleuse collection de cent soixante gravures aux murs de M. Bing.

EXPOSITION DES TABLEAUX DE M. MAXIMILIEN LUCE.

Cette exposition s'ouvrira, le 1^{er} juillet, 11, chaussée d'Antin (*Revue Indépendante*). Il en sera parlé dans le prochain numéro de cette revue.

FÉLIX FÉNEON.

A la suite d'un incident survenu entre MM. Jean Ajalbert et Charles Vignier, les témoins de M. Ajalbert lui ont adressé la lettre suivante :

Paris, le 2 juin 1888,

Cher ami,

Vous nous avez chargés, après lecture d'un article paru dans l'*Evénement* jeudi matin, d'aller demander à l'auteur de cet ar-